

JACQUES CHOCHÉYRAS

Saint Jacques à Compostelle

ÉDITIONS OUEST-FRANCE

13, rue du Breil, Rennes

Extrait de la publication

Du même auteur aux éditions Paradigme (Orléans) :
Les Saintes de la mer, 1996.

Dans la collection
« De mémoire d'homme : l'histoire »
(dirigée par Lucien Bély) :

- Bagnards à Brest* (P. Henwood)
Chantres et ménestrels à la cour de Bretagne (G. Lomenec'h)
La Civilisation celtique (F. Le Roux et C.-J. Guyonvarc'h)
La France des cathédrales (M. Chevalier)
Les Dieux des Vikings (J. Renaud)
Les Druides (F. Le Roux et C.-J. Guyonvarc'h)
Les Fêtes celtiques (F. Le Roux et C.-J. Guyonvarc'h)
La Grande Époque de la marine à voile (M. Acerra et J. Meyer)
La Rue au Moyen Age (J.-P. Leguay)
Saint Jacques à Compostelle (J. Chocheyras)
Seigneurs et paysans bretons du Moyen Age à la Révolution (J. Gallet)
La Société celtique (F. Le Roux et C.-J. Guyonvarc'h)
Les Vies de saints bretons (B. Merdrignac)
Les Vikings et les Celtes (J. Renaud)
Les Vikings et la Normandie (J. Renaud)

ISBN : 978-2-73-735200-3

© 1997, Edilarge S.A. – Editions Ouest-France, Rennes.

Extrait de la publication

Nous tenons à exprimer notre reconnaissance à tous ceux dont les réponses à nos questions ont été utilisées dans ce travail, en particulier nos éminents collègues latinistes Jacques Fontaine, membre de l'Institut et professeur à la Sorbonne, René Braun de l'Université de Nice, André Laronde, Serge Lancel, J.-Paul Thuillier et surtout Aimé Gabillon et Paul Mattéi, des Universités de Grenoble II et Grenoble III ; les hellénistes Jean-Noël Guinot, du C.N.R.S., P. Canivet, Université de Paris X – Nanterre ; le médiéviste André de Mandach de l'Université de Neuchâtel ; Mme le Docteur Iris Habib el Masri, d'Héliopolis (Égypte) ; les orientalistes François Dumas (Montpellier), R. Kasser et Marguerite Rassart-Debergh (Genève), Peter Grassmann (Institut archéologique allemand du Caire) ; M.-J. Santrot, conservateur au musée de l'Aquitaine, le docteur Heinz Cüppers, directeur du Rheinisches Landesmuseum de Trèves, M. l'abbé Jean Grelot, professeur à l'Institut catholique de Paris. Nous espérons ne pas les avoir trahis dans l'usage que nous avons fait des renseignements précieux qu'ils nous ont fournis.

Enfin, nous savons particulièrement gré à Aimé Gabillon et Paul Mattéi de nous avoir fait l'amitié de relire notre manuscrit d'un œil critique.

Pour rendre cet ouvrage, d'une part lisible, d'autre part accessible à tous, nous avons délibérément supprimé les notes complémentaires qui, à elles seules, fourniraient la matière d'un volume. Nous nous sommes contenté, pour les références indispensables à tout travail scientifique, de renvoyer, dans le texte, aux noms d'auteurs des ouvrages de la bibliographie, suivis de l'indication des pages concernées *. Et à un Index, nous avons préféré une table des matières détaillée.

* Dans le même esprit, nous avons systématiquement traduit en français toutes nos citations d'une langue étrangère. Pour la transcription des noms arabes, nous avons suivi l'orthographe de nos sources, qui varie suivant les auteurs. Pour celle des noms grecs, nous avons utilisé la majuscule, à seule fin de faciliter la composition.

J'ai souvent médité sur la formation des légendes historiques (...). Je ne crois pas qu'elles surgissent spontanément. Je crois qu'à l'origine elles sont toujours le fruit de l'imagination ou de la fantaisie d'hommes hors du commun qui se laissent gagner par l'admiration, la sainteté, la ferveur ou la haine plus envers des idées ou des formes politiques qu'envers des personnes déterminées. Ou de ceux qui intentionnellement déforment la vérité et inventent des événements qui n'ont jamais existé, au service d'intérêts tantôt nobles, tantôt mesquins.

Claudio Sanchez-Albornoz
Actas del Simposio (...) Beato do Liebana, vol. 1, p. 29.

La mémoire collective des peuples est une reconstruction. Elle cherche après coup à localiser ses souvenirs et transforme en récits d'événements passés les attentes tardives des communautés. Les lieux des textes deviennent des localisations géographiques, parce que les textes sont issus des premiers parcours liturgiques autour de lieux déjà réputés saints.

Jean Lambert, *Le Monde de la Bible*,
septembre-octobre 1996, p. 46.

AVANT-PROPOS

LA BARQUE DE PIERRE

Lorsque saint Jacques aborda sur le rivage de la Galice, dit une légende médiévale, il arriva dans une barque de pierre qui flottait sur les eaux(1).

Belle preuve d'absurdité, diront les scientifiques; bel exemple d'imaginaire, répliqueront les littéraires. Comment, après cela, accorder le moindre crédit à la tradition, surtout lorsqu'elle est orale et prétend perpétuer la mémoire de faits vieux de plus de dix siècles?

Au reste, feront remarquer les ethnologues, la même légende existe sur d'autres points du littoral atlantique, par exemple en Bretagne, ce qui montre bien qu'il s'agit d'un mythe qui s'est répandu largement (2).

Par un paradoxe qui n'est qu'apparent, ce livre voudrait démontrer que les uns et les autres ont tort, et que la tradition est fidèle aux faits, même si la légende joue sur les mots, ce qui est sa raison d'être; il ne restait plus ensuite aux politiques qu'à utiliser au mieux d'intérêts plus exigeants que la vérité ce qui, dans la mythologie populaire, pouvait être transformé en idéologie.

(1) «C'est un lieu auquel Monseigneur saint Jaques arriva d'outre mer ou lez Sarrazins l'avoient couppé le teste et vint en une nef de pierre le chief et le corps separés l'un de l'autre, tout seul sans autre chouse et j'ay veu la nef a le rive de la mer» (*Voyage de Nomparr, seigneur de Caumont a saint Jaques en Compostelle et a Notre Dame de Finibus Terre*, 1417) (Vieillard, p. 138).

(2) Fleuriot, p. 212.

C'est pourquoi, cet ouvrage se veut essentiellement un essai sur la formation des légendes, tel que pourrait l'être celui d'un humaniste de la Renaissance qui se pencherait avec sympathie sur une légende médiévale. Dans ce domaine, si on arrive à cerner la vérité de plus ou moins près, on ne parvient jamais à la dévoiler complètement. L'attention nouvelle apportée à la tradition, et son interprétation, peuvent amener à la lumière de l'histoire des faits qui paraissent relever de l'imagination. Mais la preuve formelle de ce que l'on cherche à démontrer reste à apporter.

«*Il faut prendre tout travail scientifique comme un assemblage symbolique d'explications*», nous enseigne André Leroi-Gourhan (3) et peut-être pourrait-on dire de toute théorie ce que Roland Jaccard écrit de la théorie en psychanalyse ou en psychiatrie: «*Je la comparerais à un cercueil qu'il faut laisser flotter au fil de l'eau sans chercher à savoir ce qu'il contient*» (4).

Métaphore étonnante et rencontre peu banale avec notre sujet.

(3) *Préhistoire de l'art occidental*, avant-propos de l'auteur [1965], Mazenod, collection L'Art et les grandes civilisations, Paris, 2^e édition, 1971.

(4) « Le pessimisme de Lacan », *Le Monde* du 8 janvier 1982, p. 13.

INTRODUCTION

LA NOTION DE CULTURE POPULAIRE

Dans nos premières publications, nous avons dit comment, dans la moitié sud de la France, la représentation des mystères s'échelonnait le long des voies de grande communication et des chemins de pèlerinage, créant par la suite des traditions durables.

Nous voudrions maintenant tenter de montrer que les légendes pieuses dont sont issues bon nombre de mystères ont suivi, elles, les principales routes maritimes de la Méditerranée et de l'Atlantique et portent la trace de cultures et de traditions populaires. Bref, d'une culture populaire.

C'est là en effet une notion importante à prendre en compte.

Nous savons aujourd'hui que plusieurs types de culture coexistent toujours dans une société fortement hiérarchisée. En particulier, l'existence d'une écriture a toujours pour effet de scinder en deux la culture d'un peuple, avec d'un côté une tradition écrite qui devient de plus en plus savante et aristocratique, et une culture populaire ou folklorique qui conserve seulement des traditions orales, négligées ou méprisées par la culture savante(1).

Cependant, s'effectue un continuel va-et-vient entre les deux cultures. Au haut Moyen Age, la culture cléricale, détentrice à la fois du pouvoir intellectuel et de la vérité officielle, opère souvent par récupération des anciens rites païens au profit de la nouvelle religion, plutôt que par proscription pure et simple. D'autre part, le clergé lui-même, surtout le clergé régulier, tient encore par ses couches inférieures

(1) Banniard, p. 105.

aux mentalités collectives des milieux dont il est issu. Cela est particulièrement visible aux époques et dans les aires géographiques où le monachisme, rencontrant des conditions favorables, s'est particulièrement développé, comme dans l'empire d'Orient à la même époque. D'où une contamination fréquente de la tradition savante par la tradition populaire. En retour, pour l'immense masse des illettrés, tout écrit (lu et commenté par un médiateur) a une valeur sacrée et quasi magique : tout est pris « *au pied de la lettre* » et les confusions de noms, de lieux, de circonstances, concourant à une simplification rassurante, sont légion. Et ce, d'autant plus, si la transmission de la culture savante est interrompue ou marginalisée (2).

C'est précisément ce qui s'est produit en Occident entre la fin du IV^e et le début du XI^e siècle de notre ère, par suite de l'effondrement des structures administratives de l'Empire romain. C'est ce que l'on appelle le haut Moyen Âge, mais c'est en fait le véritable « *moyen* » âge, c'est-à-dire la période intermédiaire entre deux ordres établis, celui de Rome et celui de la féodalité, précédé de l'éphémère renaissance carolingienne. En 400 en effet, l'Empire romain est à son dernier apogée, mais à un apogée. C'est une société qui a conscience de sa fragilité, mais non de sa « *mortalité* ».

Après l'an mil, l'Europe a définitivement doublé le cap des incertitudes et l'Apocalypse ne sera plus désormais qu'un thème, et non une réalité. Entre les deux s'étend le long vide culturel de l'« *Age sombre* », comme disent les Anglo-Saxons, coupé seulement, nous l'avons dit, par la tardive résurgence de l'Empire carolingien (Charlemagne est couronné empereur le 25 décembre 800).

C'est tout ce contexte que nous devons avoir présent à l'esprit quand nous étudions la naissance et la transmission des légendes hagiographiques dans le bassin méditerranéen et le long des côtes occidentales de l'Europe.

LE SUBSTRAT DES MENTALITÉS RELIGIEUSES

Dans l'Église, dès l'origine, la culture populaire, c'est d'abord le culte des apôtres.

Très tôt, l'imagination populaire s'empare du peu que l'on savait d'eux par les Évangiles et les Actes des Apôtres qui leur font suite, du moins quand ces textes eurent été publiés pour la première fois. Des esprits romanesques imaginèrent des « *suites* » remplies d'aventures merveilleuses à ces vies qui en manquaient par trop et qui laissaient le lecteur superficiel sur sa faim futile. Ce furent les *Actes* imaginaires, véritables romans chrétiens qui attribuaient à chacun des Douze son lieu de prédication, son martyre, sa sépulture et par conséquent son sanctuaire (3).

Dans l'Antiquité, saint Jean Chrysostome (347-407), connaît déjà (Homélie 26) les tombeaux de Pierre et de Paul à Rome ; celui de Jean, à Ephèse ; celui de Thomas, à Edesse, mais pas encore celui d'André à Patras. Leur fête, au sens liturgique du terme, est la date anniversaire de leur entrée au Paradis. Ils apparaissent dans l'art religieux de cette époque.

En concurrence avec le culte des Apôtres, entretenu par leurs successeurs, les chefs d'Églises, pouvait entrer le prestige des nouveaux prophètes, puisque, nous dit

(2) *Ibid.*, pp. 106-109.

(3) Voir Bovon et Junod.

saint Paul (*Ephésiens*, IV, 11), c'est sur eux comme sur les apôtres que repose l'Église universelle. Mais à la différence des apôtres, qui n'avaient prêché que d'exemple — même si des discours leur étaient attribués — les « prophètes » ne se contentaient pas d'annoncer la Parole, ils l'interprétaient, chacun à leur manière ; rapidement et successivement, ils fondèrent souvent leur propre théogonie et, ce faisant, sortirent de l'orthodoxie. C'est alors que leur hérésie, le plus souvent gnostique, sous l'influence de l'Orient, se donna volontiers le masque apostolique : la vie apostolique devint un modèle d'ascèse, d'abstinence et de continence. Tout en condamnant cette littérature, les autorités morales de l'Église ne sévissaient guère contre son usage : fidèles à une pratique constante, elles préféraient faire la part du feu en laissant pâture à l'imagination, quitte à réserver leurs foudres aux théoriciens, aux philosophes et aux théologiens aventureux.

« *A la longue, ces légendes devinrent peu à peu catholiques sans cesser d'être fabuleuses (...). Des livres d'office, toute cette littérature tomba plus tard dans la poésie populaire* » (4).

LES ROUTES COMMERCIALES ET LES MOYENS DE TRANSPORT DANS L'ANTIQUITÉ ET LE HAUT MOYEN AGE

Nous avons déjà dit que la circulation des modes et des idées a toujours suivi en grande partie celle des marchandises. C'est aux étapes, aux escales, que s'échangent les informations, les histoires et les mythes. Or, les routes commerciales sont à peu près constantes parce qu'elles répondent à la nécessité de transporter certains produits de base d'une civilisation, provenant de certaines régions bien déterminées. Le sont pour cette époque, sans parler des produits artisanaux, le vin et le blé, qui sont à la base de l'alimentation, et l'étain, matière première indispensable à la fabrication du bronze et ce, depuis la protohistoire.

Le vin et le blé sont des produits méditerranéens qui sont exportés dans tout l'Empire. La vigne est répandue largement, notamment en Gaule, grâce aux colons qui l'ont acclimatée partout où c'était possible. C'est ainsi que les crus de la Gironde parviennent jusqu'à la capitale impériale de Trèves, au Bas-Empire. Quant au blé, la consommation des grands centres urbains, notamment Rome et Constantinople, est si importante qu'elle dépend entièrement du grenier que constitue l'Égypte. D'Alexandrie partent des bateaux qui, en temps de disette, vont dans toutes les directions, et jusque sur les rivages atlantiques.

L'étain au contraire, suit la route inverse, puisque, pour des raisons géologiques, on le rencontre à l'extrémité des caps ou îles océaniques : Cornouailles, îles Scilly, Armorique et Galice, en plus ou moins grande abondance ici et là suivant les siècles. En effet, il est transporté déjà par les Carthaginois, puis les Grecs, avant de l'être par les Romains, à partir de ces mystérieuses îles Cassitérides dont le secret est si jalousement gardé qu'on discute encore aujourd'hui de leur véritable emplacement. Bien entendu, suivant un principe obligé du commerce maritime, les navires, qui ne peuvent naviguer légers, échangent leur cargaison de l'aller contre une autre appropriée au retour. Certes, l'étain de Cornouailles peut prendre une autre route, et après la traversée de la Manche, emprunter la voie fluviale de la Seine et de là, par portage, la vallée de la Saône et du Rhône (5).

(4) Duchesne (1895), pp. 67-70.

(5) Renouard, pp. 587-594.

Il semble bien, en vertu de ce qui précède, que les routes maritimes étaient préférées chaque fois qu'il s'agissait de transporter des matériaux pondéreux en grande quantité sur de longues distances. Et c'est bien naturel si l'on songe que ni le réseau routier ni les véhicules terrestres n'étaient adaptés à ce genre de transport. En revanche, les rivières navigables permettaient la pénétration et même le transit.

A plus forte raison, devait-il en être ainsi sous l'Antiquité et au haut Moyen Age, la traction animale n'étant pas adaptée au transport terrestre.

Du moins sur les routes. Celles-ci en effet, conçues d'abord à des fins militaires et administratives, n'étaient ni accessibles ni adaptées au transport lourd. Bien que la théorie de Lefebvre des Noëttes sur l'attelage du cheval ait été contestée, il reste que «le Code Théodosien (435-458) limitait les charges de 2 à 600 livres pour les chars légers, de 1000 à 1500 (429 kilos) pour les chars lourds de la poste (...). Les masses plus lourdes devaient être tirées sur des traîneaux ou transportées par eau» (6).

En effet, avant la découverte du collier (XI^e siècle), c'est une bande de cuir souple qui passe autour du cou des chevaux et mulets et vient s'attacher, sur la nuque, au joug, auquel est adapté le timon. En outre, comme les animaux de trait ne sont pas ferrés (la ferrure n'apparaît que vers le IX^e siècle), mais munis d'hipposandales (métalliques), ils glissent sur les chaussées trop dures et empruntent de préférence les allées sableuses, plus étroites, qui les bordent (7).

La solution qui nous paraît évidente, car elle pallie ces deux inconvénients, est celle du halage, par des hommes et/ou par des bêtes de somme. Dans ce dernier cas en effet, contrairement à la traction sur route, la traction le long d'un chemin de halage s'effectue suivant un angle aigu plus ou moins ouvert, compensé par l'action du timonier. La force de traction s'exerce donc, non sur la trachée-artère de l'animal, mais sur la face externe de son encolure. En outre le déplacement d'une barge sur l'eau exige beaucoup moins d'effort, à charge égale, que celle d'un chariot sur une route. Ainsi pouvait-on beaucoup plus facilement transporter de lourdes charges. En région montagneuse, les perches facilitaient la conduite du bateau en permettant de contourner plus facilement les hauts-fonds. Ainsi pouvait-on remonter très haut le cours des rivières. «*Ausone décrit les rivières de la Gaule doublées de chemins. Les grands fleuves ont toujours été, autant que la topographie le permet, longés sur leurs deux rives de voies, qui utilisent en particulier les levées naturelles (bourrelets d'alluvions transformés en chemin de halage) (...)*» (8).

«*Plutôt que concurrence, il y avait donc complémentarité entre les diverses lignes de communication*» (9).

Encore aujourd'hui, où le bateau est concurrencé par le train et l'autoroute dans ce domaine, c'est le transport maritime qui reprend l'avantage dès que son prix redevient concurrentiel.

Ainsi, à près de deux millénaires de distance, des causes analogues produisent des effets analogues. Mais dans l'Antiquité et au Moyen Age, ce n'étaient pas seulement des marchandises que transportaient les bateaux, mais aussi des reliques et des légendes. C'est là que se recourent les deux ordres de faits.

(6) Chevallier, pp. 206, 234 et 235.

(7) *Ibid.*, p. 203.

(8) *Ibid.*, p. 230.

(9) *Ibid.*, p. 232.

LA LÉGENDE DE SAINT JACQUES LE MAJEUR : POSITION DU PROBLÈME

La plus ancienne de ces légendes, et la plus importante pour notre propos, a trait à la découverte du tombeau de l'apôtre Jacques, frère de Jean, à l'extrémité nord-ouest de l'Espagne, en Galice. Pour tâcher de faire la lumière sur les origines de cette légende, il nous faut réexaminer dans une perspective nouvelle les matériaux utilisés en 1900 par Mgr L. Duchesne, dans son célèbre article « *Saint Jacques en Galice* » (10). En effet, le seul but du savant homme d'Église était alors de démontrer l'inauthenticité de cette légende, qui ne fait plus aujourd'hui de doute pour beaucoup. En dehors de ce point, il avoue à mainte reprise ne pas savoir *pourquoi* est née cette légende et son but n'est pas non plus tellement de chercher à savoir *comment* elle est née. C'est à cette double question que nous voudrions tenter de répondre, en tenant compte des données de l'histoire et de la géographie mais aussi, en dernière analyse, de la philologie. C'est pourquoi, nous adopterons un exposé, qui se veut à la fois chronologique et synchronique, des événements et de leur connaissance, en gardant les yeux fixés sur différentes cartes de la Méditerranée et des côtes atlantiques, du détroit de Gibraltar à la mer d'Irlande (11). Nous nous appuierons pour cela sur les données nouvelles qui, depuis près de cent ans, nous ont apporté des lumières sur l'histoire religieuse, politique et économique de la fin de l'Empire romain d'Occident et des débuts du Moyen Âge.

(10) Duchesne (1900).

(11) Voir Dion.

PREMIÈRE PARTIE

DES PREMIERS SIÈCLES AUX INVASIONS ARABES

*Vous serez mes témoins à Jérusalem
et dans la Judée et dans la Samarie,
et jusqu'au bout de la terre*

Acte des Apôtres, I, 7-8

CHAPITRE PREMIER

ROUTES MARITIMES DES PREMIERS SIÈCLES ET CHRISTIANISATION DE L'OCCIDENT

CHAPITRE II: L'AFFAIRE PRISCILLIEN	39
Le culte des reliques	41
L'idéal ascétique et le monachisme.	
Les pèlerinages en Orient	43
Le nouveau mal du siècle	44
Priscillien	47
Le culte de Priscillien	53
CHAPITRE III: LA CRISE DE LA CIVILISATION ROMAINE	57
Les faits nouveaux du VI ^e siècle	63
CHAPITRE IV: DES CONQUÊTES DE JUSTINIEN	
AUX CONQUÊTES ARABES	65
Les saints monophysites d'Égypte	67
La persistance du culte de Priscillien dans la tradition populaire	69
L'âge sombre en Occident	71
CHAPITRE V: NAISSANCE D'UNE CONFUSION	75
Les secousses de l'Orient byzantin	77
Le tombeau de saint Jacques en Orient et les saints Jacques	79
Saint Jacques, évangéliste de l'Espagne	86
<i>DEUXIÈME PARTIE: DES INVASIONS ARABES</i>	
AUX PREMIÈRES CROISADES	89
CHAPITRE VI: LES INVASIONS ARABES	91
L'occupation perse (619-629) et l'invasion arabe de l'Égypte	93
L'expansion arabe	94
La conquête de l'Espagne	95
CHAPITRE VII: MUSULMANS ET CHRÉTIENS EN ESPAGNE	99
Béatus de Liébana	102
Les relations de la monarchie asturienne avec le royaume carolingien	104
CHAPITRE VIII: LA DÉCOUVERTE DU TOMBEAU	
DE SAINT JACQUES EN GALICE	109
La « Translation de saint Jacques »	112
La « lettre du pape Léon »	115
Le culte de saint Jacques dans le diocèse d'Iria	117
Justification a posteriori de l'invention des reliques	118
CHAPITRE IX: LA RECONQUÊTE	121
Les événements du X ^e siècle	123
XI ^e siècle: le triomphe de saint Jacques	124
XII ^e -XIV ^e siècle: l'apogée du culte de saint Jacques	128
CHAPITRE X: LES TEMPS MODERNES:	
LA SECONDE INVENTION DE SAINT JACQUES	133
Le tombeau de saint Jacques	139
CONCLUSION	145
RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES	154

COMPLÉMENTS BIBLIOGRAPHIQUES (1996)

Sur la Galice antique et médiévale (cf. pp. 32-35) :

Primera reunion gallega de estudos clasicos (Santiago-Pontevedra, 2-4 julio 1979). Ponencias y Comunicaciones. Publicaciones de la Universidad de Santiago, Santiago de Compostela, 1981.

Sur le mont Cassien et la route littorale de la Palestine à l'Égypte (cf. p. 78) :

GRANDET (Pierre), « Moïse et les routes de l'exode », dans *L'Histoire* n° 117 (décembre 1988), pp. 90-101.

Sur l'évêque Théodémir (cf. p. 108) :

CHOCHEYRAS (Jacques), « A propos de l'évêque Théodémir, inventeur du tombeau de saint Jacques », dans *Le Moyen Age* 1990/1, De Boeck, Bruxelles, pp. 25-30.

Sur Égérie (cf. p. 44) :

Nouvelle histoire de la littérature latine, volume 5, édité par H. HERZOG, § 678, Editions Brepols, Paris, 1990.

Sur le tombeau de Compostelle (cf. pp. 139-144) :

HAUSCHILD (Theodor), « Archeology of the tomb of St James », dans *The Codex Calixtinus and the Shrine of St James* (John Williams/Alison Stones eds.), Jakobus Studien 3, Tübingen, Narr, 1992. Compte rendu critique de J. CHOCHEYRAS dans *Le Moyen Age*, 1997.

Sur la Vie d'Antoine par Athanase (cf. p. 44) :

BARTELINK (G.), Texte et traduction dans la collection « Sources Chrétiennes », n° 400, Cerf, Paris, 1994.

Sur Priscillien (cf. pp. 47-53) :

GROS (Miguel), « Du nouveau sur Priscillien » dans les *Actes* du colloque *Pacien de Barcelone*, session de Lyon (octobre 1996), Cerf, Paris.